

De l'esprit et des qualités nécessaires

au travail social

par C. BRUNSCHVIG

n° 1283
01-08/04/1935

Si, à la fin du siècle dernier quelqu'un avait parlé de « service social », il y aurait eu grande chance pour que ce mot ait paru vide de sens.

Le problème social était alors considéré comme un sujet d'études réservé à des théoriciens ou à des rêveurs et la grande masse des intéressés ne s'en préoccupait guère.

A côté d'une petite bourgeoisie travailleuse et économe qui s'en tirait tant bien que mal, sans se préoccuper des affaires d'autrui, il y avait ce que l'on appelait communément les riches et les pauvres... et parmi ces derniers, une quantité innombrable de travailleurs non spéc'ialisés, mal payés, et que la moindre maladie ou un arrêt du travail condamnaient.

Parmi les riches, quelques bonnes âmes s'occupaient des plus pauvres, les uns par sentiment religieux ou par compassion; les autres par une sorte de pudeur ou de devoir humain. Chez très peu d'entre eux aurait-on trouvé, après charité faite, le désir de rechercher les causes de la misère soulagée, la volonté de travailler à en éviter le retour par une organisation plus rationnelle des rapports humains; par un aménagement immédiat des lois et des institutions, de solidarité sociale.

Notre génération aura eu le mérite de faire, en ce sens, un effort dont elle n'a peut-être pas mesuré encore elle-même toute la portée, toutes les répercussions.

La mise au point des lois qui rapprochent de jour en jour les Français en supprimant les classes et les castes a été l'œuvre d'associations nationales et internationales spécialisées, l'œuvre aussi des syndicats, des partis politiques, des parlements. Mais pour la bonne application de ces lois pour le rendement des institutions qui en découlaient, il fut nécessaire de préparer un personnel d'élite au point de vue moral et technique, et nous disons non sans fierté que ce fut là l'œuvre des femmes. C'est en effet aux femmes que revient l'honneur d'avoir compris, les premières que les institutions ne valent que par la qualité de ceux et de celles qui en assument la charge. C'est elles aussi qui, fortes de leur expérience et de leur foi, osèrent sans appui, sans aide, créer ces premières Ecoles, d'où a surgi un personnel d'élite animé de la même foi, de la même ardeur qu'elles-mêmes.

...Plus de vingt ans se sont écoulés depuis lors. La partie est gagnée : qui donc songerait aujourd'hui à faire œuvre durable sans le concours des assistantes sociales, surintendantes, résidentes sociales etc...

Mais pour le grand public, qui dit « assistantes » dit « infirmières », et pourtant il y a dans le rôle des unes et des autres des différences fondamentales.

Certes, infirmières et assistantes doivent également connaître les causes de maladie et de misère, mais l'infirmière est plus spécialement une *soignante*, tandis que l'assistante doit être la *prévoyante*, celle qui organise, conseille, agit, pour que ceux dont elle a la charge puissent à l'avenir se passer d'elle.

L'une s'adresse à l'individu déjà atteint par la maladie; l'autre tente d'écartier de la famille non seulement la maladie, mais la misère.

Et si l'assistante doit, comme l'infirmière, posséder la technique du métier jointe à de sérieuses qualités de cœur et d'esprit, elle doit en outre acquérir une connaissance approfondie des lois et des institutions sociales.

Pour pouvoir lutter contre le mal, il faut le bien connaître. Pour guider son prochain à travers le dédale des législa-

tions et des institutions sociales, il faut, soi-même, les bien posséder.

Pour débrouiller les cas les plus difficiles, pour ne pas se trouver désarmé devant les situations quasi-insolubles, il faut à la fois de l'imagination, de l'intelligence, de la volonté.

Mais surtout, pour gagner la confiance des natures ombrageuses et des caractères réservés qui sont parfois les plus dignes et les meilleurs, il faut savoir se faire aimer, c'est-à-dire qu'il faut aimer soi-même.

Pour bien fixer cette psychologie de l'assistante sociale, je ne peux mieux faire que de laisser à l'une d'elles le soin de la définir. Dans une plaquette récemment parue Mlle Madeleine Delbrel a exposé sans littérature, en phrases concises, le résultat de ses réflexions après trois années de travail dans un Centre Social. Mais qui ne serait ému en percevant à travers ces lignes si sobres la résonance d'une âme profondément sensible et ardente

Si l'assistante sociale n'aime pas la masse humaine, elle ne pourra pas faire son métier.

Ce qui nous écrase, au bout de ces trois ans de service, c'est la petitesse de notre cœur.

Il a fallu comprendre que tous ceux qui venaient à nous avaient droit à nous-mêmes, parce qu'on n'a rien donné du tout tant qu'on n'a pas fait cadeau de soi.

Ces êtres multiples, souvent séparés de nous par une formation, une culture, une éducation, ils ont droit à nous parce que nous sommes venues les servir.

Or, on ne comprend bien que ce qu'on aime et le premier acte, vis-à-vis d'eux, c'est de les aimer, c'est-à-dire de poursuivre leur bien avec autant de force que nous poursuivons le nôtre.

Dans chacun de ces êtres souffrants que nous rencontrons, c'est l'humanité qui souffre, c'est un brin du mal du monde que nous soulageons. De plus, nos actes semblent hériter de notre propre liberté; dès qu'ils ont émané de nous, ils nous quittent et retentissent de conséquence en conséquence jusqu'à des êtres que nous ne verrons jamais.

Comment loger toute cette foule dans notre cœur?

Comment le faire battre assez fort pour que, par delà cette commune où nous travaillons et dont le poids nous accable, nous voyions cette énorme communauté humaine dont le niveau social oscille selon que nous redressons ou que nous laissons fléchir un de ses membres?

Et plus loin cette préoccupation de la dignité humaine, cet effacement, cette délicatesse qui sont la marque d'une vraie travailleuse sociale :

Nous sommes les serviteurs d'êtres humains singuliers, libres et volontaires.

Le fait qu'ils n'ont, que trop souvent, ignoré ou abdiqué cette noblesse humaine ne signifie pas que nous devons les traiter comme des « en série », des automates et des asservis.

Notre action, auprès d'eux, sera donc conditionnée par leur structure individuelle, par ce que réclame leur destinée particulière.

Il n'y a pas de recette pour aider les gens, le même moule ne peut pas tous les recevoir.

Si on veut les y couler de force, on fait peut-être de la pâte humaine, on ne fait pas des hommes.

Même notre attitude en face d'eux devrait être informée par ce souverain respect que nous avons de leur individualité.

(La fin, page 4.)

De l'esprit et des qualités nécessaires au travail social

— Fin —

n° 1283

...Nous sommes faites pour les servir, non pour les asservir et c'est ce que nous faisons toutes les fois où nous usons d'eux.

...L'action du Service Social sera enfin dépendante de la volonté de ceux que nous aidons.

Priver un être de sa volonté, c'est aussi grave — dans l'ordre humain — que de priver — dans l'ordre civique — un citoyen de ses droits.

C'est par la volonté que l'homme intervient dans cette immense chose publique qu'est l'humanité.

Je sais bien qu'il faut souvent l'aider fortement à vouloir. Mais il faut que cette aide ne soit jamais une substitution de notre volonté à la sienne et que, toujours, nous ayons le clair objectif de diminuer de plus en plus notre ingérence.

Mais là ne se borne pas le rôle de l'assistante, et Mlle Delbrel pense avec raison que son expérience sociale peut et doit influencer les lois :

...Il y a certains biens qui ne sont communicables que par l'action individuelle.

Il y a certains maux qui ne peuvent être soignés que par elle.

Mais à côté de cette action, il y en a une autre, moins profonde, mais plus générale : l'action opérée par les lois.

Or, il n'y a pas, pour les lois, de génération spontanée. Elles se préparent de longue main. Elles doivent naître, d'abord dans quelques esprits, faire lentement la conquête de certaines masses, susciter des expériences. Ce n'est qu'au bout de cet acheminement que l'Etat les envisage et, les promulguant, en fait une règle collective.

Le rôle de ceux qui suggèrent ainsi les lois est plus actif que celui de ceux qui les rédigent, les votent et les appliquent.

Dans cette préparation, le rôle de l'assistante peut être de premier plan.

Elle voit, mieux que personne, les besoins des individus et leur généralité, ce qui est bon pour les uns sans être mauvais pour les autres. Elle est surtout en plein dans la vie, au lieu d'être penchée sur un bureau et cela est inappréciable.

L'assistante qui se bornerait aux mesures en vigueur, sans déduire de ses observations des souhaits d'amélioration, ne ferait pas son métier, pas plus qu'elle ne le ferait si, ayant en tête un projet de mesure sociale, elle ne faisait pas campagne de toutes ses forces pour lui gagner l'opinion.

Il est peut-être plus touchant de visiter, dans sa journée cinq ou six familles nombreuses, de leur obtenir à grand renfort de démarches, tel ou tel secours : il serait sans doute moins touchant, mais plus utile, de préparer le chemin à tel texte législatif qui améliorerait l'état familial de toutes les familles nombreuses, connues ou inconnues de nous.

Je sais très bien qu'il y a une certaine aide morale que les lois sont impuissantes à fournir, mais je sais aussi qu'il y a certains appuis dont une famille n'aurait jamais eu besoin si des textes de loi lui avaient assuré un minimum de sécurité.

✱

Nous voudrions pouvoir reproduire ici toute cette plaquette et notamment ces pages si belles où Mlle Delbrel explique que « le Service social n'est pas plus la bien-faisance que le juste équilibre d'une fonction sociale ».

Le Service Social est, au point de vue de l'action, ce que le Droit est au point de vue de la conscience collective. conscience, le Droit serait inutile.

S'il n'y avait pas de défaillance dans les rapports sociaux, le Service Social serait sans motif.

Aussi, un patron qui organise son entreprise selon de justes règles n'est pas un travailleur social : il est simplement un patron logique qui a bien établi le rapport entre l'ouvrier et l'usine. Il ne fait pas de Service Social, mais, chez lui, le Service Social sera inutile.

En résumé, le Service Social est semblable à une goutte d'huile que l'on glisserait dans toutes les articulations grinçantes où individus et société s'engrènent. Il épouse leur forme et n'existe qu'en fonction de leur déficience. (1)

✱

Nous souhaiterions que ces quelques notes d'une assistante donnent à ceux, à celles qui veulent faire du « service social » une juste idée de ce qu'il est et des qualités qu'il exige, qualités techniques, morales et intellectuelles, qualités de sensibilité et de tact.

Evidemment, chez une très jeune fille, il est parfois difficile de discerner toutes ces qualités qui ne se développent que peu à peu et seulement parfois au contact de la douleur et des misères humaines. C'est pourquoi nous ne saurions trop conseiller aux jeunes filles, avant même que de se préparer professionnellement au métier, de faire préalablement un stage dans un œuvre ou institution sociale. Leur avouerai-je que c'est là que moi-même j'ai appris à me connaître. Si je n'avais pas vu la vie d'enfer de la travailleuse à domicile, son exploitation éhontée, serais-je devenue féministe? Si je n'avais constaté le labeur écrasant de l'ouvrier d'usine, aurais-je pu songer à vouloir améliorer son sort?

Chacun de nous doit faire lui-même son « apprentissage humain »... l'expérience d'autrui ne nous sert que peu. Nos réactions sont aussi différentes que les traits de nos visages.

Une Madeleine Delbrel n'aurait jamais pu écrire son livre si elle n'avait pas « découvert » elle-même l'âme de son prochain en même temps que la sienne.

Et pour la travailleuse sociale, je le répète, sa valeur professionnelle dépendra bien plus encore de sa valeur d'âme que de sa valeur technique.

Le « Connais-toi toi-même » doit-être le principe fondamental de la travailleuse sociale et de tous ceux qui dans la vie veulent faire œuvre utile... mais encore faut-il « apprendre » à se connaître..

Jeunes filles, découvrez la vie peu à peu, sans hâte et en profondeur, — et vous verrez que malgré son cortège de tristesses et de douleurs, elle vaut la peine d'être vécue... surtout quand on est prêt à lui offrir plus qu'on ne lui demande; quand on trouve sa propre joie dans la joie donnée à autrui.

Et c'est bien là, n'est-ce pas, ce que vous attendez du Travail Social?

C. Brunsvicg.

(1) *Ampleur et dépendance du Service Social*, par Madeleine Delbrel (Bloud et Gay, édit.).